



[Musique d'introduction]

[Voix de Camille]

Réelles fictions vous fait découvrir les cinq romans sélectionnés pour le prix Effractions. Ce prix récompense un roman qui entretient un lien fort avec le réel ; il est remis par la Bibliothèque publique d'information et la Société des gens de lettres pendant le festival littéraire « Effractions ».

Dans cet épisode, Cyril, bibliothécaire à la Bpi, présente *Les Furtifs*, un roman d'Alain Damasio.

[Voix de Cyril]

Dans les villes de 2041, nul ne peut plus prétendre à l'anonymat. Réalité augmentée, publicités ciblées, « expériences premium » destinées aux plus aisés : tout y est fondé sur la reconnaissance de l'identité de chacun, à chaque instant. Dans cet univers de surveillance continue, une légende urbaine commence à prendre de l'importance : il existerait une espèce inconnue, capable d'échapper au regard humain et à toutes les technologies en se déplaçant à grande vitesse et en s'adaptant par des mutations quasi-instantanées à son environnement. Ces mystérieux Furtifs sont au cœur des recherches d'une unité militaire secrète, le Récif, où vient d'entrer Lorca Varèse, convaincu que la disparition de sa fille de quatre ans a un rapport avec l'existence de ces créatures insaisissables.

Récit polyphonique à six narrateurs, *Les Furtifs* est une aventure du langage autant qu'une épopée de science-fiction. Au travers de ces six voix bien distinctes, Alain Damasio déploie toute l'étendue de sa virtuosité stylistique, forgeant une langue mouvante, instable, en proie à des mutations poétiques qui reflètent le rapport sensible au monde des Furtifs et de cette poignée de personnages qui, en les approchant, s'imprègnent de leurs capacités. Autour de ce passionnant exercice d'équilibriste, Damasio construit un récit riche en rebondissements et d'une puissance visuelle fulgurante, où s'entremêlent un univers SF fortement politique, qui interroge la privatisation galopante de tous les espaces publics, et une forme de merveilleux héritée du conte, propre à réenchanter notre rapport au monde et à remettre en question la place que s'y est octroyée l'humanité.

[Musique]

[Lecture voix d'homme]

[Extrait de *Les Furtifs*, Alain Damasio, éditions La Volte, pages 87 et 88.]

[Musique]

[Voix de Cyril]

En quoi la ville des furtifs vous surprend-elle ?

[Voix de Camille]

Thierry Paquot, philosophe de l'urbain.

[Voix de Thierry Paquot]

Ce roman d'anticipation d'Alain Damasio traite d'un personnage étonnant, qu'est le Furtif. C'est une histoire d'amour entre un homme et une femme dont la petite fille a disparu. La mère croit qu'elle est morte et le père est persuadé qu'elle est encore vivante. C'est une quête absolument magnifique que le romancier raconte. Mais ça se déroule dans un cadre urbain qui n'est pas très éloigné du nôtre. 2041, c'est demain. D'une certaine façon, en lisant ce roman, magnifiquement écrit, il y a une inventivité langagière assez remarquable, je me suis dit : « je connais tout ça ». Ça ne m'a pas étonné, ça ne m'a pas épaté. Ça m'a rappelé le chef d'œuvre de Jean-Luc Godart, *Alphaville*, où il expliquait qu'il faisait, non pas un film d'anticipation, mais un film où il essayait de révéler le futur déjà présent. Ce livre de Damasio insiste sur ce qui est déjà là, ce qu'on ne perçoit pas forcément et qui préfigure indéniablement ce qui est en train de se passer à l'échelle planétaire. De quoi s'agit-il ? Tout simplement, les espaces publics sont privatisés et le produit immobilier le plus vendu au monde qu'est la *gated community*, c'est-à-dire l'enclave résidentielle sécurisée, se généralise. Les gens qui souscrivent l'achat d'une maison dans ces lieux-là le font volontairement. Nous ne sommes pas dans un système de big brother comme dans *1984* où on est tous aliénés, vidéo surveillés, fliqués d'une manière scandaleuse par un autoritarisme totalitaire et effrayant. Mais, comme chez Aldous Huxley dans *Le Meilleur des mondes*, on est tous tout à fait contents de ce qui est en train de se dessiner. On veut être des consommateurs béats et on est très contents d'être entassés dans des gratte ciels, avec une police, et même une milice, qui surveillent tout ça.

L'originalité, là où il pousse un peu le bouchon, c'est que, au lieu que ce soit des sociétés comme Ikea, Siemens ou Vinci qui urbanisent des quartiers entiers, là, c'est carrément une marque qui achète une ville entière. Alors, qu'est-ce que ça change ? Ça change une chose par rapport à la *gated community* parce que l'enclave résidentielle sécurisée, elle est à l'intérieur de la ville. Donc la ville existe : Paris, Toulouse, Nantes, Los Angeles, Mumbai, etc.

et dedans, il y a des enclaves résidentielles fermées. Mais les habitants de ces enclaves résidentielles vont participer à l'élection du maire de cette ville et, de fait, ils paieront des impôts. Tandis que dans le cas de la ville décrite par Damasio, la ville est privée. Ce ne sont pas des lieux privatisés mais c'est toute la ville qui n'est plus une ville. Il n'y a pas de maire, il n'y a pas d'impôt, il n'y a pas de fiscalité. Il y a simplement une sorte d'abonnement. Il y a trois catégories possibles d'habitants. Ceux qui ont le droit de tout consommer, ce sont ceux qui payent le mieux, et si la ville ne fonctionne pas bien à leurs yeux, alors ils demandent la destitution du directeur général. Donc il n'y a plus de maire, c'est un directeur. On est dans une forme très nouvelle, qui est la négation même de la ville, si j'entends par la ville, ce qu'il laisse lui-même entendre dans ses textes, l'heureuse combinaison de trois qualités qui serait la diversité, l'urbanité et l'altérité. Là, on n'a plus du tout ça. On a une espèce d'homogénéisation de la ville avec des comportements type que chacun accepte.

[Voix de Cyril]

En quoi ces mutations transforment-elles l'espace public et comment impactent-elles les circulations ?

[Voix de Thierry Paquot]

Alain Damasio décrit la vie du citoyen dans cette ville privée. Le citoyen prend un moyen de transport, peu importe lequel. Ce qui prime, c'est sa destination, ce n'est pas le parcours. On n'est pas dans l'approche qui est la mienne, celle de la déambulation dans une ville labyrinthique, aimer prendre un cheminement plutôt qu'un autre. Là, on est dans une sorte d'efficacité fonctionnelle qu'on a totalement intégrée. Comme si on était programmés pour avoir ces agissements type. On va au musée, au travail. Tout ça existe, mais c'est à chaque fois quelque chose qui est entièrement préconçu et qui ne nous met pas en doute. On accepte tout ça. Évidemment, on pense tout de suite à La Boétie et au *Discours de la servitude volontaire*, ce sont des citoyens heureux d'être dans un environnement que je ne supporte pas et qu'une petite minorité de personnages refuse. C'est aussi un clin d'œil à notre époque. Quelle est l'opposition à ce système particulièrement bien huilé où des gens y trouvent leur compte, sont contents, sont heureux de remplir leur caddie, etc. Ceux qui ne sont pas d'accord, ce sont des zadistes. Damasio n'utilise pas le terme précisément mais il décrit une sorte de Notre-dame des Landes généralisée, sur une île dans la Méditerranée, et il montre que ceux qui sont en opposition à ce système réinventent une relation avec la nature. Ces personnages-là vivent avec les quatre éléments, il y a toute une dimension physique, charnelle, sensorielle, qui n'existe pas dans la ville clinique d'Orange ou d'Amazon. Donc on a une anticipation qui parle de notre époque, qui nous montre bien qu'il y a un point de vue dominant, ce que j'ai appelé dans un de mes livres *Les Désastres urbains*. Ce sont des désastres parce que, précisément, cette urbanisation se fait, non pas sans ville, mais contre la ville. Le schéma ancien qu'on avait en tête n'est pas si ancien puisqu'il existe encore aujourd'hui. C'est-à-dire qu'il y a la ville formelle, et puis il y a la ville qui est en train de s'esquisser. Une sorte de brouillon de ville, le bidonville, qui est aujourd'hui la forme

dominante planétaire en 2020, Damasio ne s'en occupe pas trop. Il prend des villes mégalopolitaines où tout le monde trouve son compte. Ceux qui ne sont pas d'accord vont vivre dans les plis de la ville. C'est très intéressant parce qu'il nous montre des immeubles abandonnés, squattés, des bâtiments fermés, murés et, néanmoins, on arrive à y pénétrer. Quand les forces de l'ordre viennent pour vous chasser, ils ne vous trouvent pas parce qu'il y a des cachettes. Dans la ville, il y a une autre ville.

[Voix de Cyril]

Quelles places occupent les zones périphériques dans le paysage d'Alain Damasio ?

[Voix de Thierry Paquot]

La géographie de Damasio est, à mon avis, assez juste. Il part de la mégalopole, ou de la métropole à l'échelle de la France, donc des villes excessivement étendue géographiquement et assez densifiées mais qui n'ont pas ce qui a enchanté pas mal de polars il y a une quinzaine d'années, c'est à dire qu'il n'y a pas de banlieue. Il n'y a pas de banlieue ghetto. C'est un cas de figure très fréquent dans la littérature : il y a la banlieue de ghetto tenue par une mafia, par des caïds, etc. La vraie police n'ose pas s'y aventurer, donc il y a deux mondes qui s'affrontent comme dans *Banlieue 13*. Chez lui, pas du tout. Ça m'a un peu surpris. Mais je venais de lire un livre de 1972 d'un écologiste français, Bernard Charbonneau, *Vers la banlieue totale*. Ce terme ne nous parle plus aujourd'hui à cause du mot « banlieue », mais « la banlieue totale » pour lui ce n'est pas le fait qu'il y ait des cités qui posent problème comme on le dit aujourd'hui, mais que c'est toute la terre est urbanisée. Plutôt que de dire « banlieue totale » je dirais « urbanisation diffuse ». Cette urbanisation diffuse impose un mode de vie qui s'est uniformisée. Ça, c'est le point de vue de Damasio. Ça ne me choque donc pas qu'il n'y ait pas de périphérie dans son décor urbain parce que cette périphérie est aussi centralisée. C'est ce qu'on vit aujourd'hui. Je pense que les petites villes sont en train d'être périphérisées dans le sens où leur centre ancien meurt, et que leur nouveau centre se trouve à l'extérieur, là où il y a le centre commercial, le multiplexe cinématographique, etc. Il y a une périphérisation des centres et une centralisation des périphéries. Il ne dit pas ce vocabulaire évidemment, ce n'est pas ce qu'il veut montrer, mais ce qu'il décrit me parle totalement parce que c'est ce que j'observe.

[Voix de Cyril]

Quelle est l'originalité de la ville de Damasio par rapport à d'autres villes de science-fiction ?

[Voix de Thierry Paquot]

Ce roman d'anticipation se distingue de la science-fiction traditionnelle dans le fait que ce n'est pas un environnement urbain anxigène. Il y a des gens qui y vivent bien. Ils ont perdu leur âme, leur cœur, leur sens, mais ils survivent. Ce sont des personnages sans qualité. Donc ceux qui sont révoltés, qui sont animés par des tensions internes, qui ont la rage en

eux, ceux-là sont mécontents. Ce sont les zadistes. D'une certaine façon Damasio ne s'inscrit pas dans le courant habituel qui, par exemple, au cinéma a été marqué par le film matriciel *Metropolis*, de Fritz Lang en 1927. Avec la ville du bas, la ville du haut, tout ça est repris dans beaucoup de films : *Blade Runner*, *Soleil vert*. Il ne faut pas oublier une chose, c'est que *Metropolis* est le film préféré d'Hitler et du gouvernement nazi qui va inviter Fritz Lang à devenir ministre de la Culture. Ils sont tous emballés par ce film qui est le film de l'opposition entre le capital et le travail. On l'a réinterprété en disant que c'est un monde de tours et de gratte ciels, que les engins sont volants et que c'est extraordinaire. Certains architectes ont trouvé ça super. Mais ce n'est pas super du tout ! C'est vraiment la domination totale de ceux qui sont en haut, c'est-à-dire ceux qui gouvernent, ceux qui décident, par rapport à ceux qui sont écrasés et qui sont en bas. C'est donc une société inégalitaire. Damasio ne pose pas la question en terme de classe sociale, il n'a pas cette dimension déterministe. Ce n'est pas un roman anticapitaliste, ce n'est pas un roman urbanophobe. Au contraire, c'est une ville où chaque citoyen est, d'une certaine façon, complice de l'ordre qui y règne. Pour moi, c'est effrayant car le citoyen n'est plus dans ce qui fait la richesse d'une ville, c'est à dire la diversité, le désaccord, la mésentente, le conflit. Là, on est dans une sorte d'homogénéisation. Chacun est propre sur lui. S'il n'est pas propre, alors il est douteux. S'il est douteux, alors on le dénonce. Si on le dénonce, on le fait coffrer. Il y a une espèce d'organisation assez terrifiante parce que l'ordre est intégré dans la pensée de chacun. Alors comment on peut s'en sortir ? Je crois que la puissance de ce roman, c'est de nous expliquer qu'on n'habite pas un territoire, on n'habite pas une ville, on habite une langue. C'est pour ça, je pense, que Damasio fait un livre absolument remarquable sur la création du vocabulaire. Dans une des pages, il y a un jeu entre la mère et la fille : le jeu des contraires. L'une des deux dit « se taire ». Il faut alors trouver un mot qui signifie le contraire. Alors, « se taire » devient « déparoler ». C'est magnifique ! « Vivre » devient « démourir ». Je pense que ceux qui sont capables d'être dans cette logique de verbalisation, de dire que « je ne veux pas mourir parce que je veux *démourir* pour vivre », alors ceux-là sont dans l'opposition à cette ville de la multinationale.

[Musique]

[Voix de Camille]

Cet épisode a été préparé par Cyril Tavan.

Lecture : Denis Cordazzo.

Réalisation : Camille Delon et Renaud Ghys.

Merci aux éditions La Volte, à Sébastien Gaudelus et à Blandine Fauré.

Ce podcast a été produit par Balises, le magazine de la Bibliothèque publique d'information, vous pouvez écouter la série sur balises.bpi.fr et sur les plateformes de podcast habituelles.